

Anne Nivat est venue trois semaines sur le terrain à Laval ***Dans quelle France on vit* (Fayard, 2017)... Il fallait aller voir**

Le lundi 3 avril 2017, Anne Nivat, grand reporter et reporter de guerre, spécialiste, comme en témoignent ses nombreux ouvrages, de la guerre au Moyen-Orient, de la Tchétchénie, de l'Irak ou encore de l'Afghanistan, était l'invitée de la librairie Corneille, à Laval, pour une rencontre-dédicace, à l'occasion de la publication chez Fayard de son ouvrage *Dans quelle France on vit*.

Habitée à couvrir la guerre et l'ailleurs, Anne Nivat a posé son sac en France, pays dont on rappellera si besoin était qu'il n'est pas en guerre, en se demandant « où trouver l'espérance quand on est dans un pays qui n'est pas en guerre ? »

Anne Nivat, qui a reçu le prix Albert-Londres en 2000 ⁽¹⁾, poursuit ce travail de terrain qui consiste à aller voir, à s'immerger, à prendre le temps nécessaire pour se laisser déborder par le terrain pour mieux pouvoir ensuite retranscrire, honnêtement et fidèlement, ce que les gens racontent, en trouvant les mots pour l'exprimer.

Lors de cette rencontre, Anne Nivat a presque endossé la posture de l'ethnologue. Elle a notamment insisté sur le fait qu'il n'y a pas de prétention à l'objectivité dans cette photographie de la France, qui n'est en rien un sondage. Toute cette démarche a surtout à voir avec l'honnêteté intellectuelle : celle qui consiste avant tout à être fidèle et conforme à une éthique, une déontologie, qui fasse que l'on respecte son interlocuteur sans trahir ses propos.

Aller au contact des autres, sans idée reçue, c'est s'attacher à entendre ce que les gens disent, non ce que l'on voudrait qu'ils nous disent ou ce que l'on voudrait entendre. Ce n'est pas héroïque, courageux ou sensationnel, c'est juste normal et nécessaire, mais il fallait quelqu'un pour le faire.

Le lien en toute chose, c'est l'humain

Alors, il a fallu aller sur le terrain, partager, ouvrir grands les oreilles et les yeux et trouver les mots. Anne Nivat n'a eu de cesse que d'être curieuse de



Lors de la rencontre à la librairie Corneille, à Laval

tout et ouverte aux autres. Le fil conducteur de cette trajectoire qui conduit Anne Nivat des terrains de guerre à la France, ce n'est que l'humain. Car au fond, toute histoire, n'est qu'une histoire d'humains qui font ce qu'ils peuvent là où ils sont.

Ce terrain de France, ce sont six villes de 17 000 à 69 000 habitants ⁽²⁾, trois semaines dans chaque ville, dont Laval. Pour l'auteure, il s'est agi de dire, sans travestir, la réalité d'un thème par territoire ⁽³⁾.

On oublie souvent que d'habitude, quand le journaliste, le reporter, va sur le terrain, c'est en conséquence de quelque chose, d'un événement. Là, il s'agissait d'aller y voir justement parce qu'il n'y avait rien de spécial. Mais ce rien de spécial donne toute la valeur à cette démarche qui dit le quotidien d'une réalité, celle de la France.

Écrire ce livre a été l'occasion de donner accès aux autres à ce que Anne Nivat a vu sur place, parce qu'elle y était, parce qu'on le lui a dit et

(1) – Créé en 1932, ce prix couronne chaque année, à la date anniversaire de la mort du journaliste et écrivain français Albert Londres (1884-1932), le meilleur grand reporter de la presse écrite. Anne Nivat l'a reçu pour *Chienne de guerre : une femme reporter en Tchétchénie* (Fayard, 2000 ; Le Livre de poche, 2001).

(2) – Ajaccio, Évreux, Laon, Laval, Lons-le-Saunier et Montluçon.

(3) – À Laval, Anne Nivat a principalement rencontré des chefs d'entreprise.

parce qu'elle l'a vu... Et Anne Nivat d'insister, pour répondre à tous ceux qui pensaient que ce n'était pas possible : « *Et que personne ne dise que ce n'était pas faisable simplement parce que d'autres n'ont pas voulu le faire !* ».

Dans quelle France on vit. Le titre n'est donc ni une question, ni une exclamation, simplement le constat, sans misérabilisme, de ce qui a été dit et vu dans une France à la croisée des chemins. « *Maintenant ce livre, il est à chacun et il est à tout le monde* ». Il montre, sans

juger ; il se veut un intermédiaire pour que l'on puisse débattre, pour que la différence soit une richesse.

Anne Nivat se fait l'intermédiaire, le relais d'une parole qui n'a plus guère de place sur la scène médiatique, pour défendre l'idée que la parole, celle que l'on n'entend pas, est au moins d'égale valeur à celle des politiques que l'on entend partout. Et Anne Nivat d'ajouter : « *Maintenant que les choses sont dites, que les politiques fassent le travail qui est le leur* ».

Morceaux choisis



« *Ce droit du travail français, qui privilégie le salarié plutôt que celui qui lui donne du travail, j'en peux plus ! Les salariés s'y complaisent, on n'a plus de relations humaines dans la boîte, tout se crispe, tout se déshumanise. On nous brandit la menace des prud'hommes à tout bout de champ. Le harcèlement de l'employé sur l'employeur, on pourrait en parler aussi, non ?* » (Sonia, atelier de confection féminine haut de gamme).



Pour Emmanuel Todd, intervenu à Laval le 17 janvier 2015, « *considérer qu'il faut travailler relève de l'éthique catholique et permettrait de comprendre le plus bas taux de chômage de l'Ouest français, mais aussi la proximité patronat / ouvriers perpétuée par la solide cohésion morale des entrepreneurs, qui donneraient ici la priorité à l'humain* » (Anne Nivat, dans le contexte d'une rencontre avec Samuel Tual, PDG du groupe Actual).



« *À Laval, comme partout ailleurs, non seulement les patrons ne font plus confiance aux politiques, mais ils les conseillent, les surveillent, jusqu'à les remplacer en partie pour s'assurer d'une action juste et effective, dans le sens qu'ils souhaitent* ».



« *Depuis 1987, Gruau pratique le "DDD" (Dialogue Direct avec la Direction), tirant au sort mensuellement dix personnes, une mesure facilitant la circulation de l'information. Lors d'un tour de table de deux heures, tous les thèmes sont abordés, sauf – c'est une loi d'airain – les questions personnelles, individuelles, ou les questions revendicatrices* ».



« *À cet instant, Christophe Lambert [PDG de TDV Industries] se remémore le récit d'un de ses professeurs de l'école primaire, déporté dans les camps nazis pendant la guerre. L'instituteur racontait y avoir vu un enfant empêtré dans les fils de fer barbelés électriques enserrant le camp. Toutes les cinq secondes, l'enfant recevait une faible décharge qui ne le faisait pas mourir, mais souffrir. "Quand on est chef d'entreprise, on reçoit davantage de petites décharges que de bonnes nouvelles. Ces décharges, sûrement, comme cet enfant, eh bien, on s'y habitue..."* ».



« *La vie d'un patron n'est faite que d'opérations de secours : tu passes ton temps à traiter ce qui ne va pas. Or, les difficultés financières, et surtout, humaines, t'alourdissent. Ça peut peser très lourd...* » (Christophe Lambert).